

Berlinde De Bruyckere, éloge de la vulnérabilité

Léa Barbisan

Les sculptures de Berlinde De Bruyckere montrent des corps avachis ou gisants. Leur chair livide, comme exsangue, laisse transparaître des ecchymoses évoquant l'hémorragie interne, leur peau porte les marques de la décomposition. Parfois, le sang devient visible, sous forme de traces rosées déposées sur les cires façonnées en membres ou en ossements. Les sculptures offrent une typologie des blessures : contusions, plaies ouvertes, plaies suturées, chairs écorchées... Les carnations subtiles et l'usage de fibres animales (poils et crins de chevaux) donnent à ces corps l'apparence du vivant, mais les déformations et les mutilations que l'artiste leur fait subir rendent les figures étrangement inquiétantes : encore familières et pourtant déjà méconnaissables.

La peau ouverte, les déchirures grossièrement raccommodées dessinent, comme l'a justement écrit la sémioticienne Angela Mengoni, « une frontière mouvante, le long de laquelle la figure devient chair et la chair, figure¹ ». La blessure incise la peau et, en défaisant les contours de la silhouette, provoque un vacillement entre la forme et l'informe : le corps qui s'ouvre, les chairs qui bayent laissent deviner une profondeur somatique masquée habituellement par l'épiderme. Les silhouettes « crevées » de Berlinde De Bruyckere attirent l'attention sur l'intérieur secret du corps, organes et squelette, cette part de nous-mêmes qui nous répugne alors qu'elle est notre vie même. Quand, dans un entretien², l'artiste évoque son œuvre *Inside me III* (2012) – un ensemble de branchages de cire rosâtre reposant sur des coussins de fortune, à leur tour déposés sur une délicate civière de fils –, elle rappelle son intérêt pour cet intérieur que l'on est porté à ignorer : les branches aux carnations animales s'y font tantôt viscères tantôt ossements, exposant sans honte ni brutalité la fragilité de notre être.

Ces sculptures tiennent une grande part de leur puissance d'adresse de cela : l'intérieur n'est pas, chez celles-ci, l'incarnation de l'intériorité, le corps n'est pas là pour manifester la psyché. Si Berlinde De Bruyckere a pour objectif de « donner une forme à la douleur³ », elle ne le fait pas par le biais attendu de la gestuelle et de la mimique : on ne verra pas de gestes implorants, pas de regards de détresse. Les corps qu'elle sculpte sont souvent décapités. Quand ils ne le sont pas, les visages disparaissent derrière des rideaux de cheveux ou dans de volumineux coussins. Les membres qui subsistent se recroquevillent ou semblent lentement s'effondrer, comme abandonnés de leur force. En escamotant les visages et en ankylosant les corps, la sculptrice renonce aux formes traditionnelles de l'expression. Ces corps nus et muets n'ont rien à dire, ils n'ont pas à devenir le signe d'autre chose qu'eux-mêmes : la présence ne s'abolit pas dans la représentation, le somatique ne se résorbe pas dans le symbolique. Ils n'exhibent pas leurs plaies, ne racontent pas l'histoire de leur calvaire ni ne revendiquent une réparation. Ils sont là,

